

ARGENT 1<sup>er</sup> TITRE  
SERVICES FINANCIERS  
Rue de Valenciennes, 10  
Paris

Cinquante-huitième année. — N° 61.

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix

DIMANCHE 2 MARS 1913.

ABONNEMENTS & ANNONCES

LE NUMÉRO

ÉDITION DU MATIN

LE NUMÉRO

TARIF D'ABONNEMENTS

A TROIS MOIS...  
A SIX MOIS...  
A UN AN...  
A PARIS...  
En vente à Paris chez les Libraires aux Grands Magasins

5  
Centimes

TOUS LES JOURS  
SIX DE NOUVEAU PAGES

BUREAUX & RÉDACTION  
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 654 et 1070  
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240

TOUS LES JOURS  
SIX DE NOUVEAU PAGES

5  
Centimes

Provinces...  
Étranger...  
ASSOCIATION PARTICULIÈRE À PARIS, 26, RUE PÉRELE

# LA TURQUIE OBTIENT LA MÉDIATION DES PUISSANCES

## Importants débats au Reichstag sur les projets militaires de l'Allemagne

### NOS FEUILLETONS

Nous commencerons, dimanche prochain, 3 mars, la publication, en feuilleton, d'une œuvre nouvelle, qui emprunte, aux circonstances, une extraordinaire actualité :

### LE BROSSEUR NOIR

Drame des ténèbres d'Afrique  
par ARMAND de LANROSE  
Écrites au jour le jour et sur place, dans les sables du Sahara, comme dans la brousse des bords du Niger et du Tchad ou dans la forêt équatoriale du Congo par un officier de ces bataillons indigènes dont on parle tant, toutes maculées pour ainsi dire du sang de héros, ces pages sont aussi dramatiques par les aventures des personnages que lumineuses pour les mystères d'une Afrique où se peut-être se décider l'avenir du monde.  
Tous se passionneront à suivre un récit si simple, si clair que, dans le fond de son village, la plus humble des pauvres méras le comprendra, qu'elle y aura, à distance, une vision de ces pays de conquête où le fils qu'elle pleure et qu'elle ne verra jamais plus dort son dernier sommeil à l'ombre du drapeau de la patrie et de la civilisation.

### CHRONIQUE

### Le Numéro gagnant

Comme il y avait près d'un mois que Gibard, à cause de ses rhumatismes, n'avait pas reparu au bureau, son collègue Pellerin résolut de passer prendre de ses nouvelles et, après déjeuner, il s'achemina vers la rue du Dragon.

L'après-midi était superbe. Sous le soleil de mars, les bourgeois commençaient à lire. Il s'attarda sur le boulevard à respirer la venue du printemps, et il venait d'acheter — à un camelot qui la criait — la liste des numéros gagnants d'une loterie à laquelle il s'intéressait, quand il eut un éblouissement en constatant, d'après les billets qu'il avait en poche, qu'un de ses numéros — le 390-679 — gagnait le lot de 100.000 francs !

L'émotion lui coupa les jambes. Un banc s'offrait à proximité. Il s'y assit, sa feuille en main. Et là, pendant un moment, il crut sans bonheur...  
Pour lui, qui était veuf, sans enfants — et surtout si économe ! — c'était la richesse ! Mais presque aussitôt, un nuage passa dans son âme. Bien qu'il répondit de sa discrétion, comment allait-il faire, si la presse publiait la nouvelle, pour se soustraire aux importunités de tous les quémandeurs qui assailliraient le gagnant d'un gros lot ? Rien qu'à l'idée d'être cherché ses beaux cent mille francs, son cœur saignait d'avance.

Son trouble ne lui fit pas oublier pourtant sa visite à Gibard. Tout en se promettant de venir le voir, il monta chez lui et fut impressionné par son état. Jamais il ne l'aurait cru si malade. Quelle mine il avait !

— Eh bien, mon pauvre vieux, lui dit-il, ça ne va pas mieux ?  
— Le collègue essaya, sous les draps, de remuer ses jambes :  
— Oh non !  
— Est-ce que tu souffres ?  
— Le martyre !  
Pellerin s'apitoya :  
— Et là... tout seul... sans personne... Comment es-tu soigné ?  
— J'ai ma femme de ménage...  
— Tu n'as besoin de rien ?  
— Si... Attends...  
Il se souleva péniblement, se mit sur le côté avec une grimace douloureuse, et demanda :  
— Viens-tu me rendre un service ?  
— Comment ?  
— Ce serait d'aller jusqu'au bureau de poste m'encaisser un mandat que j'ai là... depuis huit jours... sans pouvoir le toucher.

— Mais !  
— Je l'acquiesçais... Et pour l'éviter tout différencie, je vais te remettre des pièces d'identité...  
Ce disant, il se fit donner une plume, signa le mandat, puis sortit de son portefeuille des enveloppes, un engagement de location, sa carte d'électeur. Il pria même son collègue de prendre dans un tiroir son livret militaire. Muni de toutes ces justifications, Pellerin se rendit au bureau de poste.

Soudain, comme il en ressortait après l'encaissement du mandat, il fut frappé d'une idée, qu'il jugea lumineuse. Pourquoi ne se servirait-il pas aussi des pièces qu'il avait en main pour se faire délivrer ses cent mille francs ? Au lieu de les toucher sous son nom, il les toucherait sous le nom de Gibard. Puisque son billet constituait un titre essentiellement au porteur, il ne frauderait personne, et il s'évertuait ainsi tous les ennuis qu'il redoutait !

Sans doute, c'était exposer son collègue aux mêmes désagréments. Mais le malheureux en avait pour si peu de temps à s'intéresser encore aux choses de ce monde ! Passerait-il seulement la semaine ! Enhardi par cette considération, il n'hésita pas. En toute hâte, il se fit vendre à la banque, où, d'après les indications des billets, les garçons devaient aller réclamer leurs lots. Et là, en effet, quand il eut exhibé son bienheureux numéro ses pièces, et qu'il eut accompli, sous la curiosité générale, toutes les formalités qu'exige un caissier pour la remise d'une somme aussi importante, il eut la joie de recevoir de ses mains dix liasses de billets de mille, qu'il s'empressa d'enfourer sous la doublure de son gilet. Après quoi, tout tremblant d'émotion, il retourna chez Gibard, lui remit le montant de son modeste mandat, et prit congé du malade en lui souhaitant — par acquit de conscience — un prompt rétablissement.

Mais au lieu de rentrer au bureau, il remonta vite en voiture et alla déposer sa fortune à la caisse où il avait coutume d'apporter mensuellement ses économies...  
— Monsieur Gibard !... Excusez-moi ! Mais je vous en apporte une nouvelle !...  
Du fond de son oreiller le dormeur grogna :  
— Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ?...  
— Vous avez gagné le gros lot !... à la Loterie parisienne !...  
— Qui a gagné ?...  
— Vous !... C'est vous !... Vous gagnez cent mille francs !... Je pense que vous allez m'augmenter ?...  
— Sans pitié pour ses rhumatismes, Gibard sursauta :  
— Qu'est-ce que vous dites ?  
— Tenez !... Lisez !... C'est en toutes lettres dans le journal !...  
Il le lui arracha des mains, et pendant que la brave femme allait, en frétilant, ouvrir les rideaux, il s'hypnotisa sur la nouvelle — étourdi, abruti, évanoui par son bonheur...  
— Comment ?... finit-il par haletter... C'est moi qui ai ce numéro-là ?... Le 390-679 ?...  
— Bé dame !... Il faut croire !... Où est-il, votre numéro ?... Vous avez l'air de ne plus vous rappeler ?... Voyons !... Vous rappelez-vous, oui ou non ?...  
— Ah ! parbleu ! Il se souvenait bien d'avoir pris cinq billets de cette Loterie parisienne, en même temps que plusieurs autres de ses collègues ! Mais, justement, les ayant mis en lieu sûr, à son bureau, dans un tiroir dont il avait conservé la clé, il se demandait par quel phénomène on avait pu savoir que c'était lui le gagnant du gros lot !...  
Il n'eut pas le temps, du reste, de s'attarder à ses réflexions. La sonnette carillonna. Et, successivement, la concierge, des voisins, des amis, des reporters, des photographes envahirent son logement. Victoire était folle. Elle ne savait plus où donner la tête. Gibard dut consigner sa porte.

Seulement, pour avoir des éclaircissements sur son extraordinaire aventure, il demanda une plume et, d'une main tremblante d'émotion, écrivit à son collègue Pellerin de revenir le voir tout de suite, car il ne cessait de répéter :  
— Comment a-t-on pu savoir ?...  
Pellerin se disposait à se rendre au bureau, quand il reçut le mot de Gibard. Rien qu'à l'aspect de l'écriture tremblante, il devina la situation. La nuit avait dû être si mauvaise, qu'avant de partir pour l'autre monde, son malheureux collègue tenait sans doute à lui faire part de ses dernières volontés.

Il se hâta.  
Et quel ne fut pas son abrutissement, quand, en entrant dans la chambre, il aperçut le visage épanoui, coloré, rayonnant de son ami qui, tout de suite, lui cria :  
— Tu connais la nouvelle ?... J'ai gagné le gros lot !...  
Pellerin devint tout pâle. Pour essayer de jouer l'étonnement, il riposta :  
— Allons donc !... En mon absence, on a donc fouillé dans mes tiroirs, au bureau ?  
— Pas que je sache !...  
En même temps, transfiguré, ressuscité, avec une volubilité qui déconcertait de plus en plus son visiteur, Gibard raconta ce qui lui arrivait...  
— Alors, mon cher Pellerin, conclut-il, puisque je suis cloué ici par mes douleurs, tu serais tout à fait gentil de prendre, avec cette clé, dans mon tiroir de bureau, mes billets de loterie — il y en a cinq ! — et d'aller ensuite au siège de leur émission prier le directeur de vouloir bien, en regard aux circonstances, me faire apporter les fonds à domicile... Ah ! mon pauvre vieux !... Ce que ça tombe à pic... Et maintenant que moi voilà riche, comme, au lieu de m'étioler ici, je vais avoir du plaisir à m'en aller à Nice... me rétablir au bon soleil du Midi !... Mais, encore une fois, comment diable a-t-on pu savoir que c'était moi le gagnant ?... Ah ! tiens !... embrasse-moi !... Je suis trop heureux !...  
Pellerin commença à n'en plus pouvoir. Il s'épongea, tout bête, puis balbutia :  
— Comment on l'a su ?...  
— Oh !  
— Eh bien ! je vais te le dire... La révélation était pénible à faire. Et Pellerin avait raison d'en redouter les conséquences ! En apprenant la vérité, ce pauvre Gibard redevenait si pâle que, cette fois, son ami crut pour tout de bon qu'il allait lui passer dans les bras...  
— Comment !... s'étonna-t-il, indigné, tu as fait ça, toi ?... Tu as osé abuser de ma confiance !... Sais-tu qu'une émotion pareille aurait pu me tuer ?... Sans compter qu'en te servant de mon nom, pour signer, tu as commis un faux !...  
— Mais !...  
— Devant la véhémence de ces reproches, le malheureux courba la tête effondré :  
— Excusez-moi... c'était pour...  
Soudain, Gibard tonna :  
— Je ne t'excuserai qu'à une condition !... C'est que nous partagerons !...  
— Sous ce coup de massue, Pellerin chancela.

— Et pourtant, il eut tellement peur — s'il refusait — d'avoir à subir d'autres tribulations, qu'il accepta de partager sa fortune ; de sorte que son collègue put, tout de même, aller se guérir à Nice.  
Mais il ne s'est jamais contenté d'avoir adopté — par pure précaution — une combinaison qui devait lui coûter si cher !...  
Paul Boncompagni.

### LA MODE



TOILETTES VUES A AUTEUIL

### BULLETIN

### LES QUOTIDIENNES

### Le Bluff Socialiste

Le Reichstag a abordé, aujourd'hui, la discussion du budget de la marine. L'amiral Tirpitz, après différentes critiques, a fait d'importantes déclarations.

La Turquie a demandé officiellement aux puissances de négocier la paix avec les Etats balkaniques, si ceux-ci consentent aux négociations.

A l'aérodrome de Bourges, un officier aviateur s'est tué dans une chute de six cents mètres de hauteur.

M. et Mme Poincaré ont fait, cet après-midi, une visite aux hôpitaux Lariboisière et Trousseau.

### Conseil des Ministres

Paris, 1<sup>er</sup> mars. — Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis, ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. Voici le communiqué officiel de la délibération :

LES EFFECTIFS MILITAIRES  
Après l'exécution des affaires courantes, le Conseil a commencé l'examen des propositions du ministre de la Guerre, relatives aux effectifs militaires.

Cet examen sera poursuivi en un Conseil des ministres, qui se réunira, lundi à l'Élysée. Le Conseil supérieur de la guerre sera appelé, mardi, à faire connaître son avis.

### La Réforme Electorale au Sénat

LA DISCUSSION COMMENCERAIT LE 12 MARS  
Paris, 1<sup>er</sup> mars. — On annonce que l'impression du rapport de M. Jeanneney sur la réforme électorale sera terminée dans la nuit de mardi à mercredi. Les sénateurs recevront le rapport à domicile mercredi. Le lendemain la commission, par l'organe de M. Clémenceau, demandera au Sénat de fixer la discussion au 12 mars.

### LA REVOLUTION MEXICAINE

UN ACCIDENT A LA VERA CRUZ  
New-York, 1<sup>er</sup> mars. — On mande de la Vera Cruz au « Times », qu'un obus tiré par un navire de guerre des Etats-Unis, qui se trouve actuellement en rade dans ce port en raison des événements et qui se livrait à des exercices de tir à la cible, a tué dans la ville une personne et en a blessé trois autres.

### CHOSSES & AUTRES

Après le verdict.  
Autour d'un billard.  
— Si j'étais vous, j'essayerais ce coup par là bande...  
— Impossible ; maintenant elle est condamnée.

A la correctionnelle.  
Le président au plaignant :  
— Vous accusez le prévenu de vous avoir volé un manchon ?  
— Oui, mon président, à preuve que voilà le pareil.

— Ce n'est pas une raison, car moi aussi j'en ai un tout semblable dans ma poche.  
— Le plaignant d'un air convaincu :  
— C'est bien possible, car il m'en manque deux !

L'homme qui vient de faire le bien doit aussitôt passer à une autre action, comme la vigne qui se palpeur d'austral, retourne encore dans le sillon.  
Maurice Aubert.

### LES AFFAIRES MAROCAINES

MORT DU CAPITAINE VARENE  
Mauriac, 1<sup>er</sup> mars. — Un télégramme du Maroc parvenu à Ally, annonçait la mort

Mauriac, a avisé M. Varenne, conseiller municipal, que son fils Armand, âgé de 33 ans, capitaine au 5<sup>e</sup> bataillon sénégalais, blessé dans le combat livré à Teddas, le 31 janvier, venait de succomber à ses blessures à l'hôpital de Tiffet.

NOUVEAU DÉPART DE VOLONTAIRES  
Marseille, 1<sup>er</sup> mars. — Le paquebot Chausa est parti, ce matin, pour Casablanca, ayant à bord, un groupe d'officiers et deux cents sous-officiers et soldats, des 2<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> chasseurs alpins, venant d'Albertville et de Grenoble.

Un correspondant, trouvant excessive l'indulgence que témoigne trop souvent ma plume à l'égard de la femme, m'écrivit une longue épître à laquelle l'amertume des déceptions ne doit pas être étrangère.

Comme tous ceux qui ont souffert cruellement, l'auteur de la lettre rend toutes les femmes responsables des fautes qu'a pu commettre l'une d'elles, et c'est ainsi qu'il leur adresse un blâme collectif, agrémenté d'ailleurs, de sages aperçus, de judicieuses remarques et d'excellents conseils.

Comme la critique d'un homme, même déçu, peut servir de leçon à chacune d'entre nous, je n'hésite pas à en publier les traits saillants ; il ne me serait pas possible, en effet, de faire tenir dans la colonne dont je dispose chaque dimanche, les réflexions amères de mon correspondant.

Je les livre à mes lectrices sans aucun commentaire, persuadée qu'elles y démèleront, comme moi, parmi les exagérations d'un cœur endolori, des vérités bonnes à retenir :

Madame Pervenche,  
J'ai goûté, avec un réel plaisir, la série des articles où vous nous avez montré, et avec quelle vérité, ce qu'une femme pense de la femme ; ici, je veux vous dire ce que pense un homme sur le même sujet. Le tableau, peut-être, en sera moins flatteur, mais la critique n'est-elle pas son droit ?

De tout temps, les femmes nous ont reproché amèrement le libertinage ; à cela je me permets de répondre que l'homme est tel que le fait la perversité féminine ; il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner la genèse, le développement et l'agonie de certaines affections que l'on se plaisait à qualifier d'éternelles, et qui ont vécu, hélas ! ce que vivent les roses.

Et voilà tout ce que l'Internationale rouge trouve à répondre au grand effort patriotique des deux nations ! Aux situations précises, aux faits indiscutables, aux dangers menaçants, les idéologues de la Sociale n'opposent que des rêveries, des utopies, des remèdes empiriques. Ce n'est pourtant pas en faisant de la basse démagogie, en décrétant dans un bureau de rédaction la substitution des milices nationales aux armées actuelles, ou le règlement de tous les conflits internationaux par l'arbitrage, que l'on pourra se mettre en état de défendre, le cas échéant l'honneur d'un pays et l'intégrité de son territoire.

LES SOCIALISTES ALLEMANDS SE DÉFENDENT D'AVOIR DE LA COMPLAISANCE POUR LE MILITARISME, ET LES SOCIALISTES FRANÇAIS PROTESTENT DE TOUTES LEURS FORCES ÉGALEMENT CONTRE CE MÊME REPROCHE.

Et voilà tout ce que l'Internationale rouge trouve à répondre au grand effort patriotique des deux nations ! Aux situations précises, aux faits indiscutables, aux dangers menaçants, les idéologues de la Sociale n'opposent que des rêveries, des utopies, des remèdes empiriques. Ce n'est pourtant pas en faisant de la basse démagogie, en décrétant dans un bureau de rédaction la substitution des milices nationales aux armées actuelles, ou le règlement de tous les conflits internationaux par l'arbitrage, que l'on pourra se mettre en état de défendre, le cas échéant l'honneur d'un pays et l'intégrité de son territoire.

LES DÉCLARATIONS DES SOCIALISTES, CE SONT DES MOTS. LA RÉALITÉ, C'EST L'ALLEMAGNE QUI AUGMENTE SES ARMEMENTS ET LA FRANCE QUI EST OBLIGÉE, POUR NE PAS S'EXPOSER À DISPARAÎTRE DANS LA PREMIÈRE BOURRASQUE, DE FAIRE TOUS LES SACRIFICES AFIN DE CONSERVER SA PUISSANCE MILITAIRE ET SON RANG DANS LE MONDE.

Et comme si le fameux manifeste ne prouvait pas suffisamment leurs intentions, les socialistes français ont trouvé autre chose. Pour répondre à la demande de crédits déposée par le ministre de la guerre, ils ont décidé de demander à la Chambre de voter une somme de 150 millions en faveur de l'école laïque et un emprunt de 500 millions destiné à la construction de bâtiments scolaires.

L'école laïque, on le devine de suite, n'est ici qu'un prétexte. N'importe, pour abriter leur manifestation antimilitariste et antinationale, nos députés unifiés auraient pu chercher, semblé-t-il, un autre paravent que l'enseignement officiel, déjà si compromis par les fautes de certains ministres et surtout par les maladrotes de ses défenseurs attitrés.

Maurice Aubert.

### LES ARMEMENTS

### EN FRANCE

LES PROJETS DEVANT LE CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA DÉFENSE NATIONALE

Paris, 1<sup>er</sup> mars. — Dans la note communiquée, à l'issue du Conseil des ministres, on indiquait que le projet relatif aux effectifs militaires serait soumis, pour avis, au Conseil supérieur de la guerre. Le Temps croit savoir qu'il sera soumis aussi à celui du Conseil supérieur de la défense nationale, présidé par le Président de la République.

### A L'UNION DES SOCIÉTÉS DE TIR

M. Ménilon, président de l'Union des Sociétés de tir de France a déclaré : « Notre Société compte 400.000 hommes, et sur ces 400.000 hommes, 150.000 jeunes gens environ n'ayant pas accompli le service militaire et disséminés dans tous les coins du pays. Je suis sûr de leur patriotisme. Tous acceptent avec joie le retour au service de trois ans, s'il est démontré qu'il est nécessaire à la France. »

France d'augmenter et d'entretenir sous les armes un effectif plus considérable.

### LES ARMEMENTS DE NOS NOUVEAUX CUIRASSÉS

Lorient, 1<sup>er</sup> mars. — D'importantes expériences de tir ont commencé au polygone naval de Gavres avec des canons de 34 centimètres. Si ces expériences sont concluantes, le ministre de la marine prescrira, à la fonderie de Ruelle, de munir de tels canons les cuirassés Provence et similaires.

### EN ALLEMAGNE

Le Budget de la Marine devant le Reichstag  
Berlin, 1<sup>er</sup> mars. — Le Reichstag a abordé aujourd'hui, la discussion du Budget de la Marine. Dès le début, le député socialiste Voigtger a relevé l'ambiguïté des récentes déclarations faites par l'amiral Tirpitz, ministre de la Marine, sur la proportion numérique des flottes anglaise et allemande. Il estime qu'il ne voulait pas indiquer, dans cette déclaration, un arrêt des armements.

Pas plus qu'en Angleterre, s'écrie-t-il, nous ne croyons que la force des armements d'armées en Allemagne et nous savons qu'on ne s'en tiendra pas à la loi navale actuelle.

En ce moment précis où nous posons la question d'une entente pacifique, un projet de loi militaire est en préparation qui nécessitera vraisemblablement un milliard de crédits, plus deux cents millions de dépenses courantes par an. Ce sont là des accroissements formidables qui conduiraient ceux qui participent à cette rivalité d'armement à un épuisement complet.

Entreprenez, l'orateur socialiste déclare qu'il conviendrait de faire comprendre à l'empereur que, dans un moment où l'on impose au peuple de si lourdes charges, on devrait lui épargner la dépense supplémentaire de dix millions pour la construction d'un yacht impérial.

### DISCOURS DU MINISTRE DE LA MARINE

L'amiral de Tirpitz, ministre de la Marine, prend alors la parole :  
On ne saurait, dit-il, comparer l'effectif de la flotte allemande avec les progrès des autres marines qui étaient déjà importantes depuis longtemps. Une marine allemande dans le sens militaire et politique du terme est l'œuvre de ces temps derniers.

Nous avons employé moins de temps que la flotte française qui existe déjà depuis longtemps. Puis le ministre insiste sur la nécessité de la construction d'un nouveau yacht impérial. L'empereur a besoin, dit-il, d'un navire spécial au même titre que les chefs d'Etat des autres nations.

L'amiral de Tirpitz assure ensuite que l'administration de la marine ne négligera rien pour accroître la puissance des dirigeables. Il exprime l'espoir que, cette année même, la marine allemande sera dotée d'un hydroaéroplane susceptible de rendre déjà de remarquables services.

Le ministre examine ensuite une proposition du centre, tendant à ramener, à deux ans, la durée du service pour l'infanterie et l'artillerie de marine et la repousse énergiquement.

Tout bien pesé, conclut l'amiral, il ne peut être question d'établir chez nous le service de trois ans.

Un lecteur des chroniques féminines.